

# *L'HOMME DE SHANGHAI*

## Bo Caldwell

Poussière

Shanghai, juin 1937, l'air chaud, épais. Mon père et moi nous trouvions sur la véranda de notre villa de la rue Hongqiao, dans la périphérie ouest de la ville, non loin de la concession internationale. Le dos tourné, il regardait la pelouse qui, du haut de mes six ans, me semblait un océan. Face à lui, vers l'est, le Bund et le Huangpu. Je croyais sentir son odeur familière, si âcre, ce mélange poisseux de fumées d'usines, d'algues et de poisson, bien que le fleuve fût distant d'une quinzaine de kilomètres.

C'était le crépuscule, un mot que j'associais aux particules de poussière, peut-être parce que le monde à cette heure me paraissait légèrement feutré et saupoudré d'une sorte de talc sinistre, comme un dessin à la craie aux lignes brouillées. Mon père avait joué au polo dans l'après-midi, et il portait encore sa tenue d'équitation, une culotte de cheval blanc cassé, une chemise de jersey d'une couleur si crémeuse qu'elle semblait presque liquide, et des bottes de cuir noir que j'aurais voulu toucher pour m'assurer de leur réalité, car elles avaient un air fantomatique. Lui aussi semblait un fantôme dans cette faible lumière. Il s'appuyait contre le mur de la véranda, son verre à portée de main – un verre à whisky contenant du Four Roses doré, de la couleur du caramel. C'était comme si le scotch adoucissait tout : la nuit, le mur de pierre, les feuilles des platanes, les bords fins du verre de cristal, mon père lui-même.

Il était parfaitement immobile, perdu dans la contemplation de la ville qu'il aimait. Pour moi, c'était tout simplement chez moi. Ni plus ni moins. Là, debout sur le seuil, en train de l'observer et attendant qu'il prenne conscience de ma présence, j'étais intimement convaincue que je me trouvais exactement au bon endroit : cette maison, ce seuil, cette nuit, ce père. Je portais une chemise de nuit en coton blanc, cousue main, que j'avais enfilée en sortant de la douche. Je me sentais propre, ma longue natte de cheveux bruns descendait, humide et fraîche, le long de mon dos. Pour le dîner, Chu Shih – notre cuisinier – m'avait servi des nouilles de longévité avec du thé au jasmin, puis il m'avait aidée à me préparer pour la nuit, afin que je puisse saluer mes parents qui sortaient.

En entendant la voix de ma mère, je fis un pas en arrière avant que mon père ne me voie. Elle descendait le long escalier courbe, dans une robe de soie lie-de-

vin avec une bordure de perles au col. Son prénom, Geneviève, lui allait bien, car elle était élégante et racée. Tout le monde l'appelait ainsi sauf mon

père : pour lui, elle était Ève, et s'il prononçait parfois son nom entier, c'était dans l'intimité. Notre patronyme, Schoene, signifiait « beau » ou « séduisant » en allemand, et je pensais qu'il convenait parfaitement à mes parents. Quand j'avais peur, je me répétais leurs noms, dont le son me berçait et me rassurait : Joseph et Geneviève Schoene.

Ma mère me sourit, et j'eus soudain envie qu'elle ne sorte pas, qu'elle reste avec moi, bien que je n'aie aucune raison particulière de m'inquiéter. J'étais habituée à voir mes parents sortir presque tous les soirs. Je ne pris connaissance que plus tard, lorsque ma mère et moi eûmes regagné les États-Unis, de ce fait surprenant : que les parents passent en général la soirée à la maison avec leurs enfants.

Ma mère, qui ne partageait pas la passion de mon père pour Shanghai, la tenait à distance respectueuse. Elle n'éprouvait que peu de curiosité envers elle, et se montrait tout aussi méfiante à son égard qu'il y était attaché. Alors que la ville n'avait pas de secret pour lui, elle n'en connaissait que le strict nécessaire, semblant la considérer comme un lieu de passage et non comme sa ville. Pour s'y déplacer, elle avait recours à son propre système de jalons : dans chaque quartier, elle prenait un point fixe dont elle partait toujours, quelle que fût sa destination. Dans la concession française, c'était le Cercle sportif français, un dancing qu'elle aimait bien sur la route Cardinal-Mercier. Dans la concession internationale, les grands magasins Sun Sun à l'angle de la rue du Tibet et de la rue de Nankin. Sur le Bund enfin, les lions de bronze gardant la Hongkong and Shanghai Bank. Son système semblait efficace, car elle ne se perdait jamais. Je la comprenais, car j'avais moi-même un jalon dont je partais toujours, où que j'aille, un point de repère par rapport à tout ce que j'entreprenais : mon père.